

**Extraits de l'émission de Menie Grégoire du 10 mars 1971 en
public salle Pleyel à Paris sur le thème :
« *L'homosexualité, ce douloureux problème* »**

Source : <http://www.france.qrd.org/media/revue-h/001/probleme.html> (Dernière consultation :
Mai 2011)

Musique de générique

Menie Grégoire : Ici Menie Grégoire qui vous dit bonjour à tous, vous entendez la salle Pleyel remplie à craquer et qui fait beaucoup de bruit, car nous venons d'avoir depuis une demi-heure une discussion absolument passionnée et passionnante sur l'homosexualité que nous allons continuer sur l'antenne. Mais avant de donner la parole aux gens qui connaissent bien la question pour des tas de raisons diverses, je vais essayer de résumer ce que moi, j'ai entendu pendant trois ans et ce que j'ai essayé de comprendre et ce qu'on m'a dit car les lettres d'homosexuels tiennent dans mon courrier une très grande place...

Je crois qu'on m'a dit trois choses : on m'a dit premièrement que c'est un accident, qu'on ne naît pas comme cela, qu'on ne s'y attendait pas, contrairement à ce qu'on croit, on a dû le devenir, on ne sait pas comment, les gens qui savent vous diront que c'est par un mauvais rapport avec le monde, représenté souvent par les parents ; on m'a dit deuxièmement que tout être humain entre douze et quatorze ans peut se tromper, il passe toujours une phase où il n'a pas encore choisi, où il est un peu perdu et ça peut arriver à tout le monde ; la troisième chose qu'on m'a dit, c'est que la notion de culpabilité, qui est très importante dans ce cas-là, vient de la société et que la société culpabilise très différemment les hommes et les femmes.

Elle culpabilise les hommes et pas les femmes et les lettres que j'ai reçu des homosexuels garçons, jeunes, me disent qu'ils sont malheureux, qu'ils sont malheureux jusqu'à des envies de suicide et que cette découverte est un drame et c'est pour cela que je vais poser le problème comme il m'a été posé, comme une chose pas drôle, comme une chose finalement importante et qui peut arriver dans toutes les familles, à tous les enfants de chacun de nous. Alors ceux qui ne souffrent pas, bien sûr, ne m'ont pas écrit, mais il y en a qui m'ont écrit en me disant qu'ils ne souffraient pas pour faire de la propagande, c'est-à-dire se réhabiliter et j'en conclus que quand on a besoin de se réhabiliter, c'est qu'on est quand même culpabilisé d'une façon ou d'une autre.

Alors maintenant je vais donner la parole aux gens qui sont là. Je sais déjà ce qu'ils ont à dire, ils ont beaucoup de choses à dire. Je crois que Claudia voudrait dire un mot.

Claudia Cas : Moi je voudrais témoigner en tant qu'assistante, Jeanine et moi, il nous arrive tous les jours, quotidiennement, des problèmes extrêmement graves, cruels, la souffrance des gens qui s'expriment et qui nous ébranlent toutes les deux. Très souvent dans ces problèmes, des homosexuels. Je sais qu'il y a des homosexuels qui assument leur homosexualité, en particulier dans la salle aujourd'hui. Mais il y a tous ceux qui souffrent et qui ne savent à qui parler, qui ne savent à qui s'adresser et qui écrivent à Menie. C'est une réelle souffrance, il s'agit presque toujours de très jeunes, ils parlent toujours de suicide et on les sent bannis de la société et ils sont très très malheureux. Je vais lire dans « Les cris de la vie » une lettre, n'importe laquelle, écrite par un homosexuel à Menie : *« Je suis un garçon de 19 ans et j'envisage de faire ma vie conjugale avec un homme, je vais vous poser, à vous, la question fondamentale : est-ce possible ? Est-ce monstrueux ? Je suis président d'un club de jeunes, j'ai tenté au début de me suicider mais si à trente ans il n'y a pas d'amour vrai, d'amour fidèle dans ma vie, [je] préférerais la mort à une vie sans but ; or aucune femme ne m'intéresse. Ce sera cela ou la mort, à moins que je n'acquière une autre personnalité. »*

Menie Grégoire : Je crois que là le problème est bien posé, il est posé par toutes les lettres que j'ai reçues comme ça. Est-ce que vous voulez qu'on le pose autrement ? Dans la salle il y a des gens qui ont posé ces questions. Vous voulez qu'on demande à Yves Guéna (?) qui est psychanalyste de nous expliquer ce que c'est ?

Le psychanalyste : Je crois qu'il faut partir des éléments de base ; l'amour est une attirance irrésistible qui pousse deux êtres l'un vers l'autre et les amène à certains actes dits sexuels et normalement cet élan se passe de l'être d'un sexe à un être de l'autre sexe, et il arrive que par accident, cet élan se passe entre deux individus de même sexe. Voilà pour la définition de base.

Menie Grégoire : Est-ce que ça peut arriver à tout le monde ? Que pensez-vous de la position que je prends, que c'est pour moi un accident, c'est à dire une immaturité, c'est l'impossibilité de dépasser un certain stade qui est l'instant d'hésitation entre son sexe et l'autre.

Le psychanalyste : Je prendrai la même position que vous, tout au moins c'est ce que l'expérience m'a montré, à savoir que quand un homme est homosexuel, et qu'il adoptait un rôle féminin, c'est généralement que sa virilité, sa masculinité, n'était pas développée.

Menie Grégoire : Alors nous avons dans la salle un homosexuel qui a dit autre chose, qui a dit : moi je n'aime pas les femmes parce que... Quel est celui qui a dit ça, levez la main que je vous donne la parole, il était devant.

L'homosexuel : Ma mère était une femme qui était croyante, très pratiquante, qui a souffert par les autres femmes, car mon père avait beaucoup de maîtresses et personnellement, étant enfant, j'en ai beaucoup souffert. Mon frère aîné était comme moi, il a beaucoup souffert et justement la question que je voulais poser à Menie : il s'est marié par la faute d'un prêtre. Il est malheureux maintenant d'être marié.

[...]

Menie Grégoire : Je vous remercie, car là vous posez le problème religieux, on pourrait peut-être demander au père Guinchat (?) de répondre, et de donner la position enfin devant une histoire comme celle-là. C'est-à-dire un prêtre qui a poussé un homosexuel à se marier, qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que vous l'auriez fait ?

Le prêtre : Je crois que le prêtre qui a pris une position de ce genre est sorti de son rôle. Un prêtre n'est pas un psychologue et il y a des quantités de domaines où il doit reconnaître son incompetence. Combien de fois il m'arrive de dire à des gens qui viennent parler avec moi, ce n'est pas mon rôle, allez voir un médecin.

(...)

Un journaliste, Pierre Hahn : Je voudrais d'abord dire une chose qui m'est apparue de plus en plus clairement à mesure que j'étais en rapport avec des spécialistes, c'est-à-dire des ethnologues, sociologues, psychanalystes, prêtres. C'est que nous vivons dans une certaine société et dans une certaine civilisation. Cette civilisation, nous savons qu'elle est judéo-chrétienne. Cette société c'est une société bourgeoise qui s'est fondée au XIX^{ème} siècle. Et nous avons hérité la morale, particulièrement la morale sexuelle. Moi, ce qui me frappe c'est qu'on donne toujours des explications qui sont en quelque sorte comme si l'homosexualité n'était pas prise dans la société comme si elle venait de par les rapports avec les parents. Tout cela c'est une psychologie qui est détachée du réel.

Menie Grégoire : Autrement dit si vous le permettez que je traduise en langage plus clair,

vous pensez qu'il y a dans notre société une morale qui condamne, qui est répressive. Que si on sortait de notre société pour aller dans d'autres il n'y aurait pas la même morale ni la même répression.

Pierre Hahn : Exactement, je suis tout à fait frappé quand je compare et je n'ai pas été le seul je me souviens d'un entretien que j'avais eu avec le professeur Bastide qui était professeur à la Sorbonne et qui est ethno-sociologue et qui me donnait des exemples dans les tribus indiennes d'Amérique où vous aviez un statut pour un certain type que nous appellerions, nous, homosexuel et même homosexuel féminin. Si nous nous reportons à la Grèce antique, nous rencontrons d'autres structures de type que nous qualifions, nous, d'homosexuelles. Mais on voit qu'un peu partout, y compris même dans la nature et là je me référerais en ce qui concerne les animaux à ce que disait le professeur Rémi Chauvin qui est éthologue et qui disait : en étudiant le comportement sexuel des animaux, nous pourrions découvrir le secret de tout ce que nous appelons les perversions sexuelles. Mais je me demande et je ne suis pas tout à fait en désaccord avec Freud, je crois que pour Freud la sexualité n'est pas fixée au départ, c'est une chose qui se porte, c'est une force.

Menie Grégoire : Je vous interromps parce que vous avez bien posé votre question. Il y a quelqu'un qui veut vous répondre, les frères Jacques, alors allez-y.

Un frère Jacques : Je me suis rendu compte qu'il y avait deux causes d'homosexualité masculine. Premièrement une cause psychologique, le fait pour le jeune garçon d'avoir été élevé au milieu de femmes et la plupart du temps une mère trop possessive et hors de la présence physique ou morale d'un homme. Le garçon considère alors la femme à la fois avec respect et une certaine crainte qui entraîne la plupart du temps l'impossibilité d'amener à son terme l'acte sexuel.

[...]

Une femme dans la salle : On parle de l'homosexualité d'une façon horrible comme si il fallait la justifier, comme si l'hétérosexualité était quelque chose de naturel. On sait maintenant parfaitement que tout individu est bisexuel, qu'il n'y a pas de détermination sexuelle autre que sociale (*Applaudissements.*)

Menie Grégoire : Non, arrêtez, on n'entend plus rien. Effectivement Freud a établi une bisexualité originelle, mais il ne nous a pas dit qu'on allait rester bisexuel jusqu'à notre mort et

qu'on n'allait pas se reproduire. Il nous a donné les moyens de choisir un sexe. Nous avons d'ailleurs ici dans la salle un travesti qui a choisi un autre sexe que le sien, et bien je vous assure que ce qu'il nous a dit tout à l'heure, n'était pas emballant. Hein ! Elle n'arrive pas à vivre !

Une femme dans la salle : La seule question qui se pose à propos de l'homosexualité c'est la répression des homosexuels et non la question de pourquoi ils le sont devenus.

Menie Grégoire : Je tiens à poser les deux questions, savoir pourquoi ils le sont devenus, [ce qui] intéresse beaucoup le public et les parents qui ont des enfants mais on peut poser la question de la répression. Qui veut parler, il y a des mains qui se lèvent partout, les homosexuels semblent souffrir de répression, qu'ils nous disent ce qu'ils en pensent.

Une femme dans la salle : À propos de répression de l'homosexualité on pourrait poser la question de savoir quelle est l'influence des familles coercitives dans la fabrication des homosexuels.

Menie Grégoire : Ça c'est une très belle question. Quand vous dites cela vous avez une prise de position personnelle, vous semblez croire, comme moi que c'est tout de même pas un bien d'être homosexuel, vous accusez les familles d'avoir rendu des gens homosexuels et je vous suis totalement, je pense que les familles sont dans le coup.

Un homme dans la salle : Moi je voudrai continuer à propos de la coercition familiale, que cette coercition oblige les jeunes enfants, garçons et filles, à être hétérosexuels et qu'il faut partir, quand on parle de sexualité, de la bisexualité, qu'on est tous bisexuels et qu'il faut prendre ce point de départ.

[...]

Menie Grégoire : Évidemment. Nous n'avons plus que cinq minutes. On ne va pas aborder et de loin, tous les problèmes, voulez-vous donner le micro à la salle ?

Un homme dans la salle : Je voudrais revenir sur ces problèmes concrets. En France, actuellement, les jeunes de 18 ans ont le droit à un amour hétérosexuel, alors que quand on a pas 21 ans on n'a pas le droit de coucher avec un homme. C'est tout.

Menie Grégoire : Écoutez, moi je veux dire un mot avant de vous redonner la parole. Je voudrais qu'on pose cette question que vous posez de très loin. L'homosexualité peut-elle être acceptée comme un modèle par une société ? Vraiment, je voudrais tout de même qu'on aille jusque là. Moi, je réponds : non, ce n'est pas un modèle, je suis toute prête à apporter le respect et la compréhension, mais je n'irais pas jusqu'à dire que ça peut être un modèle social. Continuons ! Écoutez on n'entend pas la personne qui est là, je voudrais donner la parole à Monsieur Baudry, qu'on n'a pas encore entendu, de la revue Arcadie (*Cris dans la salle.*). Pourquoi est-ce qu'on ne donnerait pas la parole à Monsieur Baudry ? On lui a demandé de venir pour témoigner justement.

André Baudry : Il est bien difficile de répondre valablement à toutes les questions posées. Mais je voudrais surtout dire ceci, aussi bien à ceux qui sont dans cette salle qu'aux - paraît-il - deux millions d'hommes et de femmes de France qui en ce moment écoutent cette émission à la radio chez eux. Mesdames, Messieurs, autour de vous, au milieu de vous, dans votre famille, dans votre entourage professionnel, dans votre village, partout il y a des homophiles que vous ne connaissez pas. Il peut y avoir le préfet de votre département, il peut y avoir le curé de votre paroisse, votre frère... (*Hurlements dans la salle.*). Parfaitement !

Menie Grégoire (hurlant dans le micro jusqu'à saturation.) : Oh là là... Écoutez, je suis... Je suis un peu désolée des bruits de la salle qui ne nous permettent pas de continuer, vous voyez à quel point le débat est passionné, mais nous continuons quand même bravement, si vous pouvez... On vous entend, si vous vous mettez très près du micro comme moi, et vous couvrirez les bruits de la salle, continuez si vous voulez car vous n'avez pas encore dit l'essentiel de votre discours. Bon, vous dites à tout le monde qu'il y en a beaucoup. C'est vrai ! Qu'on ne les voit pas... Qu'est-ce que vous voulez dire qu'on fasse pour eux ?

André Baudry : Ce que nous voulons, et ce qu'Arcadie - même si quelqu'un dans la salle a dit qu'Arcadie mourrait bientôt - Arcadie n'a pas bien sûr les paroles de la vie éternelle mais ce qu'Arcadie fait depuis dix-huit ans, depuis vingt ans, et cela auprès des quelques cinq cents mille homophiles qu'elle a contactés rien qu'en France. Elle a essayé d'abord de les rassurer, de leur dire : « vous êtes un homophile, et vous êtes un homme normal. Vous êtes à côté des autres, vous n'êtes pas en dessous des autres ou au-dessus des autres, vous pouvez aimer... »

Menie Grégoire : En tout cas, elle a raison de les rassurer parce que si ces gens-là souffrent, on ne peut pas les laisser souffrir sans rien faire pour eux. Vous avez parlé tout à l'heure d'un problème religieux, je voudrais que le Père Guinchat donne tout de même... Réponde tout de

même... On l'a presque mis en cause au fond, qu'est-ce que font les prêtres devant un homosexuel ? Qu'est-ce que vous faites quand on vient vous trouver en vous disant « je suis un homosexuel » ? Qu'est-ce que vous leur dites ? Vous les rassurez aussi ? Vous voulez répondre ?

Le curé : Je suis un petit peu gêné pour répondre à cette question. Comme prêtre, eh bien je fais partie d'une église, et j'essaie d'être fidèle à un Dieu qui a donné un certain modèle de vie, qui n'est pas imposé, mais pour être de la maison, il faut tout de même marcher dans le sens de ce modèle de vie. Après cela, il y a le fait concret. Je rejoins tout ce qui a été dit quand on a parlé de la souffrance de certaines situations. Alors là, moi aussi, j'accueille beaucoup d'homosexuels, mes confrères également, et qui viennent parler de leurs souffrances, cette souffrance-là, on ne peut pas y être insensible.

Une voix (Anne-Marie Fauret) : Ne parlez plus de votre souffrance...

Menie Grégoire : Écoutez, alors là, je dis qu'il y a une chose tout à fait extraordinaire qui se passe, puisque la foule a envahi la tribune et que des homosexuels...

Un cri dans le micro (Pierre Hahn) : Liberté ! Liberté !

Menie Grégoire : Des homosexuels de tout ordre, hommes et femmes...

Un autre cri : Nous demandons la liberté pour nous et vous !

Un autre cri : Battez-vous ! Battez-vous !

Coupure du son, retour au studio et musique du générique de l'émission.